

Chapitre 3. Dames et chevaliers

Texte 5 – Perceval arrive à la cour, p. 82

Perceval est un tout jeune homme sans expérience, élevé en pleine forêt par une mère qui, ayant perdu tous ses fils à la guerre, ne voulait pas qu'il découvre la vie de chevalier. Mais il a rencontré des chevaliers en chassant et, ébloui par leurs armures, ne pense plus qu'à rejoindre leurs rangs. Il se rend donc à la cour du roi Arthur.

Il arrive ainsi devant un château en bordure de la mer. C'était un château qui ne manquait pas d'allure, puissant et beau. Il en vit sortir par la porte un chevalier en armes, une coupe d'or à la main. De la main gauche il tenait sa lance, ses rênes et son écu, et de la droite la coupe d'or. Son armure lui allait bien et elle était entièrement vermeille¹. À voir cette belle armure toute neuve le jeune homme en eut envie et se dit :

« Par ma foi, je vais la demander au roi. S'il me la donne, j'en serai ravi. Au diable qui irait en chercher une autre ! »

Il se précipite vers le château car il lui tarde d'être à la cour. Le voilà arrivé près du chevalier. Celui-ci l'arrête un instant pour lui demander :

« Dis-moi, jeune homme, où vas-tu donc ?

– Je veux, dit-il, me rendre à la cour pour demander cette armure au roi.

– Jeune homme, reprend l'autre, tu as bien parlé. Va donc et reviens vite. Et tu pourras dire à ce mauvais roi qu'il me rende sa terre, s'il refuse de la tenir de moi², ou qu'il envoie quelqu'un pour me la disputer, car je prétends qu'elle m'appartient. Qu'il s'en remette, pour te croire, à ce signe : je lui ai ravi³ tout à l'heure cette coupe que je tiens ici, avec tout le vin qu'il était en train de boire. »

Mais il peut bien chercher quelqu'un d'autre pour porter son message, car le jeune homme n'y a prêté aucune attention. Il se hâte en effet vers la cour où le roi et ses

chevaliers étaient assis pour prendre leur repas. La grande salle, au sol dallé, était de plain-pied⁴ en bas et aussi longue que large. Le jeune homme y pénètre à cheval. Le roi Artur s'y tenait assis à l'extrémité d'une table, abîmé⁵ dans ses pensées. Tous les chevaliers parlaient et discourent joyeusement entre eux, mais lui restait pensif et silencieux. Le jeune garçon s'est avancé. Ne connaissant pas le roi, il ne sait qui il doit saluer.

Mais Yonet vient à sa rencontre, un couteau à la main, et il l'interpelle :

« Jeune homme, toi qui viens un couteau à la main, montre-moi celui qui est le roi. »

Yonet, qui ne manquait pas de courtoisie, lui répond :

« C'est celui-ci, mon ami. »

Le jeune garçon se dirige alors vers lui et le salue à sa façon. Le roi se tait et ne répond mot, et lui, de nouveau, lui adresse la parole. Mais le roi, plongé dans ses pensées, ne lui répond pas.

« Par ma foi, se dit alors le jeune homme, ce roi n'a jamais fait de chevaliers. Puisqu'on ne peut lui tirer un mot, comment pourrait-il faire un chevalier ? »

Aussitôt il s'apprête à repartir, fait tourner bride⁶ à son cheval, mais, en homme sans éducation, il l'avait approché si près du roi que – c'est la pure vérité – il lui fait tomber de la tête sur la table le chapeau qu'il portait. Le roi relève vers le jeune homme sa tête qu'il tenait inclinée et, tiré de ses pensées, lui dit :

« Seigneur, soyez le bienvenu. Ne me tenez pas rigueur⁷, je vous prie, de ne vous avoir pas rendu votre salut et d'avoir gardé le silence. La tristesse m'empêchait de vous répondre : mon pire ennemi, celui dont la haine me jette dans le plus grand trouble, vient ici même de me contester ma terre et il est si insensé qu'il prétend, bon gré, mal gré, l'avoir toute en son pouvoir. Il s'appelle le Chevalier Vermeil de la forêt de Quinqueroi. La reine était venue s'asseoir ici en face de moi pour rendre visite à ces chevaliers qui sont blessés et les reconforter. Toutes les paroles du Chevalier Vermeil ne m'auraient guère affecté⁸, mais ici devant moi il se saisit de ma coupe et la souleva si brutalement qu'il renversa sur la reine tout le vin dont elle était remplie.

Ce fut un affreux, un grossier outrage⁹. L'extrême douleur et la colère qu'en éprouva la reine la firent se retirer dans sa chambre où elle se meurt de chagrin et je ne pense pas, par Dieu, qu'elle en ressorte vivante. »

Le jeune homme se moque bien de tout ce que lui raconte le roi ; la douleur de celui-ci comme le déshonneur qui atteint la reine le laissent indifférent.

« Faites-moi chevalier, dit-il, noble roi, car je veux m'en aller. »

Vifs et brillants les yeux se détachent sur le visage du jeune sauvage. À le voir, personne ne le juge très sensé, mais tous apprécient sa beauté et sa noblesse. [...]

– Ah ! dit le roi, mon cher ami, c'est bien volontiers que je vais le faire, à votre avantage comme à mon honneur.

– Par la foi que je porte au Créateur¹⁰, reprend le jeune homme, noble roi, je ne suis pas près d'être chevalier, à moins que je ne devienne chevalier vermeil. Donnez-moi donc l'armure de celui que j'ai rencontré là dehors devant la porte, celui qui emporte votre coupe d'or. »

Le sénéchal, qui faisait partie des blessés, s'irrite d'entendre de telles paroles :

« Mon ami, dit-il, vous avez parfaitement raison. Allez donc la prendre sans tarder, cette armure : elle est à vous. Vous avez été bien inspiré de venir ici pour cela.

– Keu, intervient le roi, au nom du Ciel, vous prenez toujours plaisir à dire des choses désagréables et peu vous importe à qui. C'est un vilain défaut pour un homme de bien. Ce jeune homme manque sans doute de sagesse et est un peu niais¹¹, mais peut-être n'en est-il pas moins plein de noblesse, et si cela tient à l'éducation qu'il a reçue, au maître indigne qu'il a pu avoir, il peut encore devenir valeureux et sage. »

Chrétien de Troyes, *Perceval ou le Conte du Graal*, trad. Jean Dufournet,
© Flammarion, 2012.

1. Vermeille : dorée.

2. S'il refuse de la tenir de moi : s'il refuse d'être mon vassal.

3. Ravi : dérobé, volé.
4. De plain-pied : sur un seul niveau.
5. Abîmé : plongé.
7. Ne me tenez pas rigueur : ne m'en veuillez pas.
8. Affecté : touché, blessé.
9. Outrage : injure, insulte.
10. Au Créateur : à Dieu.
11. Niais : naïf, inexpérimenté.